



**HAL**  
open science

## Du Bulletin des Ecrivains de 1914 à l'Association des Ecrivains Combattants (AEC) : des combats à la mémoire, 1914-1927

Nicolas Beaupré

### ► To cite this version:

Nicolas Beaupré. Du Bulletin des Ecrivains de 1914 à l'Association des Ecrivains Combattants (AEC) : des combats à la mémoire, 1914-1927. Audoin-Rouzeau Stéphane, Becker Annette, Cœuré Sophie, Duclert Vincent, Monier Frédéric (dir.). La politique et la guerre. Pour comprendre le XXe Siècle européen. Hommage à Jean-Jacques Becker., Agnès Viénot éditions, pp.301-315, 2002. halshs-00760433


**HAL Id: halshs-00760433**

**<https://shs.hal.science/halshs-00760433>**

Submitted on 3 Dec 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

<i>Informations sur le(s) auteur(s)</i>	
Prénom, NOM et titre des auteurs	Nicolas BEAUPRÉ
Laboratoire	 <a href="#">Centre d'Histoire « Espaces et Cultures »</a>
Affiliation(s)	<p>Clermont Université, Université Blaise Pascal, EA 1001, Centre d'Histoire « Espaces et Cultures », CHEC, BP 10448, F-63000 Clermont-Ferrand</p> <p>Membre junior de l'Institut Universitaire de France (IUF, promotion 2010)</p> <p>Membre du Centre International de Recherche de l'Historial de la Grande Guerre (CIRHGG)</p>
Discipline(s)	<p>Sciences de l'Homme et Société/Histoire</p> <p>Sciences de l'Homme et Société/Littérature</p>
<i>Informations sur le dépôt</i>	
Titre du texte déposé Sous-titre	« Du Bulletin des Ecrivains de 1914 à l'Association des Ecrivains Combattants (AEC) : des combats à la mémoire, 1914-1927 »
Publié sous la direction de	Audoin-Rouzeau Stéphane, Becker Annette, Cœuré Sophie, Duclert Vincent, Monier Frédéric (dir.)
Publié dans	La politique et la guerre. Pour comprendre le XXe Siècle européen. Hommage à Jean-Jacques Becker.
Lieu, éditeur, volume, n°, date, pagination	Paris, Éditions Agnès Viénot, Noésis, 2002, p. 301-315.
Résumé du texte déposé en français	Ce texte analyse l'émergence, pendant la Première Guerre mondiale en France, d'une association, dont les statuts sont déposés en 1919, destinée à défendre les intérêts de ceux qui se nomment alors les « écrivains combattants ». Cette Association des Écrivains Combattants (A.E.C.) tente de rassembler les auteurs de livres de guerre ayant fait la guerre au front par-delà leurs oppositions politiques et malgré le retour d'une conflictualité de plus en plus prononcée dans le champ littéraire. Sans y parvenir totalement, elle joue néanmoins un rôle crucial dans la construction d'une mémoire de guerre des milieux littéraires, en publiant notamment une monumentale anthologie des écrivains morts à la guerre.
Mots-clés français	Guerre 1914-1918 ; France ; combattants ; littérature de guerre ; écrivain combattant ; témoin ; témoignage ; deuil ; mémoire ; association des écrivains combattants
Mots-clés autres langues	First World War ; France ; soldiers ; war literature ; war writers ; witness ; witnessing ; mourning ; memory ;

## **Du *Bulletin des Ecrivains de 1914* à l'Association des Ecrivains Combattants (AEC) : des combats à la mémoire, 1914-1927**

Note : il s'agit d'une version « pré-print » qui peut être légèrement différente de la version publiée.

La mobilisation et l'engagement massifs des écrivains, dès août 1914, représentent pour le monde des lettres un phénomène historique sans précédent. Des dizaines d'écrivains en âge de combattre rejoignent leurs régiments. D'autres, à l'instar des étrangers non mobilisables comme Blaise Cendrars, s'engagent comme volontaires ou appellent le monde des lettres au combat. Des « lieux de sociabilités » intellectuels spécifiques à cette situation nouvelle se mettent peu à peu en place. Le maintien de la vie littéraire, la circulation de l'information sur la destinée de ses proches, la cohésion du monde des lettres en guerre et la liaison entre les écrivains de l'arrière et ceux du front sont autant d'enjeux générés par cette situation radicalement nouvelle et qui, de plus, contre toute attente, s'installe dans la durée.

Les deuils, qui par dizaines, puis par centaines, frappent le monde des lettres dans la guerre, nécessitent également la mise en place d'un « lieu » d'accueil pour rendre hommage aux morts. La création d'un *Bulletin des écrivains* destiné au monde littéraire en guerre entend répondre à ces besoins.

Cinq ans plus tard, le 29 juin 1919, quatre-vingt écrivains se réunissaient à Paris lançaient un *Manifeste* et fondaient une nouvelle association destinée à défendre leurs droits au sortir de la guerre. L'A.E.C.<sup>1</sup> (Association des Ecrivains Combattants) était portée sur

---

<sup>1</sup> Malgré l'intérêt porté par les historiens aux intellectuels, à leurs engagements et à leurs errements, ni le *Bulletin*, ni le *Manifeste* de l'association, ni l'A.E.C. ne semblent avoir retenu leur attention. Des ouvrages de référence sur le sujet comme ceux d'Antoine Prost sur les anciens combattants ou celui de Jean-François Sirinelli sur les manifestes et pétitions d'intellectuels ne les évoquent pas. Pourtant l'*Anthologie des écrivains morts à la guerre*, œuvre de l'A.E.C. est bien connue et parfois utilisée comme source. Il faut dire que les archives de cette association sont très fragmentaires et sont seulement en cours de classement. Elles sont encore détenues

les fonds baptismaux. Au mois de juillet de la même année, le *Bulletin des écrivains*, qui avait été pendant presque toute la guerre, le « lien » entre les écrivains en guerre, cessait de paraître après 49 numéros<sup>2</sup>. Il publiait alors un dernier hommage aux écrivains français morts à la guerre sur toute sa première page :

A LA DEFENSE DE L'ESPRIT  
ET  
DE LA CITE  
  
NES POUR PARLER  
AUX AUTRES HOMMES  
  
ILS  
ONT SACRIFIE  
  
DANS LA MEME ACTION  
HEROIQUE  
  
LA VIE  
ET  
LE VERBE PROMIS  
  
MORTS  
QUE LEUR SILENCE  
PARLE  
  
QUE LEUR DON FLEURISSE  
LA TERRE

Le même numéro appelait le monde des lettres et la Nation dans son ensemble à se mobiliser pour la mémoire de ses écrivains morts en déposant une plaque commémorative portant le nom des morts sur les murs du Panthéon. Le premier article des statuts de la nouvelle association exhortait ses membres à :

« (...) entretenir le culte du souvenir des camarades tombés au champ d'honneur. »

Il fallut près de 8 ans de « travail de mémoire » à l'association nouvellement créée pour parvenir à cette « Panthéonisation. » Le *Bulletin des écrivains* pourtant disparu devait servir de socle à l'édification du « monument aux morts » de l'association et le passage de 1914 à 1927, du combat au souvenir, « de la mort à la mémoire »<sup>3</sup>.

---

par l'A.E.C. qui existe toujours. Il nous a été donné d'en consulter une partie pour cet article (liste de membres, bulletins, publications internes...). Nous l'en remercions.

<sup>2</sup> Une nouvelle série est lancée en novembre 1919. Cf *infra*.

<sup>3</sup> L'expression est empruntée au sous-titre du livre d'Annette Becker, *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire, 1914-1930*, Paris, A. Colin, 1994, 142 p

## Naissance et rôle du *Bulletin*

« Stupeur », « surprise »<sup>4</sup>, ces sentiments qui saisirent l'opinion française à l'annonce de la guerre dans les premiers jours d'août 1914 n'épargnèrent pas les intellectuels. Bouleversé par l'annonce de la guerre, désorganisé par la mobilisation générale, choqué par ses premiers morts, - Péguy, Psichari, Jean de la Ville de Mirmont...-, le monde des lettres semblait frappé de saisissement. Certes d'aucuns s'enflammèrent pour la guerre et chantèrent leur « enthousiasme » mais d'autres prirent rapidement la mesure de la gravité de la situation<sup>5</sup>. Sous les effets conjugués de la stupéfaction, de l'espérance en une guerre courte et naturellement victorieuse et de la gravité de l'heure, et sans doute des problèmes matériels ou dus à la mobilisation du personnel, certaines institutions littéraires cessèrent alors brutalement de fonctionner en 1914.

Le Prix Goncourt de 1914 ne fut pas attribué. La *Nouvelle Revue Française* suspendit sa parution périodique mais poursuivit son activité éditoriale ; *L'Effort Libre*, une jeune revue née en 1910, animée par Jean-Richard Bloch cessa toute activité ; le *Mercure de France* lui-même, vénérable institution, s'était interrompu et ne devait reparaitre que le 1<sup>er</sup> avril 1915. Son éditorial ressemblait alors à un manifeste et témoignait de la renonciation implicite – et tardive- à l'illusion de la guerre courte tout en justifiant tout à la fois son interruption et sa réparation :

« (...) nous n'avions qu'à nous taire quand nous nous sommes tus. En face de l'événement formidable, qui renversait subitement toutes les valeurs, que pesaient la littérature, la poésie, l'art, la philosophie, la science même, toutes choses qui sont notre joie et notre raison de vivre? Nos travaux devenaient des jeux de mandarins, auxquels il eût été indécent de s'adonner parmi le recueillement grave que suscitait l'agression du peuple fou. Et, nous étant effacés, nous avons résolu de ne reparaitre qu'après l'internement au cabanon du dangereux dément. »<sup>6</sup>

Mais auparavant, déjà, le monde des lettres avait commencé à se restructurer autour de « l'événement formidable », et en fonction des nécessités sociales et intellectuelles qu'il imposait. L'éloignement des amis et des membres de la famille littéraire, l'incertitude sur leur sort provoqua donc la création d'un bulletin spécifique.

C'est en novembre 1914 que le premier numéro du *Bulletin des Ecrivains de 14* est publié à Paris. La rédaction de *L'Intransigeant* se charge de cette publication mensuelle et de sa diffusion. Ce n'est sans doute pas un hasard si ce sont justement trois écrivains et

---

<sup>4</sup> Nous renvoyons bien entendu à la thèse de Jean-Jacques Becker, *1914 : Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, FNSP, 1977, 638 p., voir p. 269-275.

<sup>5</sup> L'« enthousiasme » de nombre d'intellectuels, qui s'opposait en cela à la résignation et la résolution des masses, est sans doute, avec la reconstruction des années vingt et trente, ce qui a contribué à fixer l'image fautive d'un enthousiasme général, à laquelle la thèse de Jean-Jacques Becker a fait un sort.

<sup>6</sup> *Mercure de France*, 1<sup>er</sup> avril 1915.

journalistes de la rédaction de ce quotidien, Fernand Divoire, René Bizet et Gaston Picard, qui s'en chargent. En effet, après le départ du fondateur Rochefort en 1908, le journal avait entrepris un rajeunissement. Depuis le 21 novembre 1909, « *L'Intran.* » accueillait au sein de ses pages littéraires de jeunes écrivains pleins d'avenir. André Billy, Guillaume Apollinaire, André Salmon, Alain-Fournier, Max Jacob... qui écrivaient pour le quotidien une chronique littéraire intitulée la *Rubrique des Treize*<sup>7</sup>. Cette ouverture récente au monde des lettres favorisa sans doute la création du *Bulletin*.

Celui-ci était destiné explicitement aux écrivains au front, à leurs familles et à leurs amis. Il parut régulièrement tous les mois entre 1914 et 1918 et fut envoyé gratuitement à tous les écrivains mobilisés. Après l'Armistice, il paraît encore à deux reprises en janvier puis en juillet 1919. Au fur et à mesure que la guerre s'allongeait, son titre s'allongea aussi puisque à la fin du conflit, il se nommait *Bulletin des écrivains de 1914-1915-1916-1917-1918-1919*. Il avait la forme d'un « quatre pages » de format berlinois, contenant essentiellement de nombreuses informations utiles sur la vie littéraire pendant la guerre : Une page était consacrée aux adresses militaires des écrivains mobilisés. Les blessures, citations, décorations des membres de la « corporation » étaient évoquées et parfois commentées. On y donnait des nouvelles des écrivains faits prisonniers ou en convalescence. En bonne place, sous la rubrique *Hommages aux Morts*, les nécrologies des écrivains « morts au champ d'honneur » écrites par d'autres écrivains, combattants ou non emplissaient chaque mois une bonne partie des colonnes du *Bulletin*. A cette rubrique s'ajouta, seulement à partir de septembre 1917, une rubrique *Hommages aux Disparus* qui pour Fernand Divoire devait montrer :

« (...) Qu'ici au moins, en ces petites archives de la douleur, il reste quelques lignes pour témoigner de l'angoisse de ceux qui les aiment. »

Il contenait également des informations spécifiques au Landerneau littéraire comme des avis de conférences ou de salons, les annonces des éditeurs comme celle de l'éditeur Lemerre, qui témoigne du vif intérêt pour la littérature combattante :

« Nous faisons appel aux soldats qui se trouvent actuellement sur le front ou qui y ont séjourné. Nous leur demandons de vouloir bien nous faire parvenir des contes ou des nouvelles traitant de sujets dont l'action se passe ou s'est passée en face de l'ennemi, mais n'ayant pas eu lieu avant le mois d'octobre 1915. »<sup>8</sup>

Sa fonction principale restait surtout de faire office de trait d'union entre le monde des lettres et les écrivains combattants et plus généralement les intellectuels et

---

<sup>7</sup> BELLANGER Claude, GODECHOT Jacques, GUIRAL Pierre, TERROU Fernand (dir.), *Histoire générale de la presse française, Tome III: De 1871 à 1940*, Paris, P.U.F., 1972, 688 p., voir p. 342.

<sup>8</sup> N°17, Mars 1916.

artistes combattants. Les courts articles qu'il contenait paraissent souvent insignifiant et purement informatifs. Ils permettent pourtant de dessiner en filigrane la *culture de guerre* de la culture en guerre.

Le premier numéro proposait par exemple un entrefilet titré *Les cubistes devant les casques* et insistant sur ce fait: « Ils y sont presque tous. » Plus tard, dans le numéro de février 1916, Jean-Richard Bloch, écrivain combattant, écrivait à propos de Pierre-Jean Jouve, infirmier à l'arrière :

« Notre attention est due aussi aux souffrances de ces hommes de l'arrière qui ne sont pas tous des embusqués, il s'en faut. »

En accueillant des textes d'écrivains du front comme de l'arrière, des écrivains de toutes les tendances de Maurras à Jean-Richard Bloch, de toutes les écoles, d'Apollinaire à Henri Massis, de tous les horizons littéraires, de Bergson à Remy de Gourmont, le *Bulletin* se voulait peut-être le reflet de l'unanimité du monde des lettres dans le conflit. D'ailleurs, il ne contenait que très peu d'articles à caractère politique et peu d'informations hors celles concernant la littérature. Ainsi l'Allemagne elle-même n'est évoquée de manière directe qu'à de rares reprises. En fait, l'ennemi est présent dans les colonnes lorsque l'enjeu est littéraire ou culturel. Le premier numéro reproduit ainsi, pour le condamner, des extraits de *l'Appel des 93 intellectuels allemands* et dans le numéro de juillet 1916, on peut lire ceci :

« Un allemand, Hugo Ball de Berlin a fondé à Zürich un "Cabaret Voltaire". Il va y faire paraître une revue qui sera "internationale": Dada. (...) En France, les artistes novateurs cités par le "Cabaret Voltaire" ne veulent pas être les complices de "rapprochements" avec des visiteurs de ce genre. »

Un an plus tard, l'information est reprise et confirmée<sup>9</sup> :

« Nous avons parlé, il y a un an d'une tentative de "rapprochement intellectuel" international qui avait pris en Suisse la forme d'une revue: Le Cabaret Voltaire. Des Allemands y collaboraient et on y avait inséré, sans autorisation, des pages d'écrivains français, dont plusieurs protestèrent. Aujourd'hui, le Cabaret Voltaire a changé de nom; il s'appelle Dada et paraît à Zürich. On y voit toujours des allemands, comme le berlinois H. Arp. On y sollicite toujours la collaboration d'écrivains français. Le directeur est maintenant un roumain, M. Tristan Tzara, dont des poèmes furent publiés récemment par une petite revue parisienne. »

Le ton de cette note apparaît pourtant comme plus ambivalent qu'un an plus tôt. Son auteur se montre à la fois intéressé par Dada et bien informé mais témoigne également d'une volonté de prendre ses distances. La création de Dada est attribuée à tout prix à des étrangers et surtout à des allemands. Le qualificatif de « berlinois » associé à Hans Arp d'origine alsacienne est bien révélateur. Ce n'est pas le mouvement littéraire lui-même, les idées et l'esthétique qu'il véhicule, ni même le nom du mouvement *Dada* qui

---

<sup>9</sup> Voir n°35, Septembre 1917.

dérangent mais bien plus le fait qu'il s'agisse d'une entreprise étrangère installée à l'étranger, même si c'est en Suisse. Ainsi, paradoxalement, même en se plaçant uniquement sur le terrain de la littérature, le *Bulletin* n'en est pas moins le reflet d'un nationalisme contextuel lié à la guerre. Porteur de ce discours, le *Bulletin des Écrivains de 14*, en est aussi un instrument ; ses auteurs ne manquèrent pas, par exemple, d'évoquer « l'erreur de Romain Rolland »<sup>10</sup>. Il apparaît comme un des éléments de la participation active du monde intellectuel français à une culture de guerre qui dépassait l'univers littéraire et ses querelles esthétiques ou politiques d'avant-guerre. Le discours implicite de ce bulletin est très clair. Il s'agit de souder le monde des lettres en une seule communauté des vivants et des morts comme la patrie s'était unie en août 1914.

Raymond Dorgelès le met en scène dans l'un de ses ouvrages, dans une scène qui voit se rencontrer un jeune poète et ses amis littérateurs au front :

« (...)il se trouvait aussi heureux, discutant avec eux, le Bulletin des Écrivains à la main, que naguère, à la terrasse de la closerie des Lilas (...) »<sup>11</sup>

Peu de temps après son personnage, qui lisait les nécrologies de ses pairs dans le *Bulletin*, meurt lui-même en pleine lecture d'un autre poète-martyr, André Chénier. De fait, cette mise en abyme renvoie à la construction d'un discours sur la mort du poète, dont le *Bulletin*, même s'il n'en est pas l'unique média est sans doute, du fait de sa vocation, l'un des principaux vecteurs.

Le premier numéro s'ouvrait sur un hommage à Péguy signé de Maurice Barrès. C'est donc sous le double patronage de l'écrivain mort au front et du « professeur d'énergie » que débutait cette publication. Ce double patronage illustre lui-même un lien triple qui devait souder la communauté des lettres : l'union sacrée des écrivains (ici deux des figures de proue du dreyfusisme et de l'anti-dreyfusisme), le lien entre ceux qui se battent et ceux qui restent à l'arrière, le lien entre les morts et les vivants. Ce premier exemple, montre que, pendant la guerre, le discours sur la mort des écrivains et des poètes va bien au delà de l'expression du deuil, si sincère soit-il. L'hommage à Péguy portait un discours politique, qu'il devait autant à la personnalité du célèbre nécrologue qu'au contexte du début de la guerre et de la mort de Péguy lors du « miracle de la Marne. » Par la suite, le discours sur la mort des autres écrivains dans le *Bulletin*, aussi convenu et stéréotypé qu'il puisse paraître, est révélateur de bien des aspects des représentations que les contemporains avaient de la

---

<sup>10</sup> Voir n°15, Janvier 1916.

<sup>11</sup> *Le poète sous le pot de fleur* in *Le cabaret de la Belle Femme*, Paris, Livre de Poche, 1967, (1<sup>ère</sup> éd. 1919), 249 p., cf. p. 159.



guerre, et notamment de la mise en place des discours sur la mort, la violence, la perte, le combat, etc.

Pendant les premiers mois, en sus de l'*Hommage aux Morts*, une rubrique s'intitulait *Comment ils sont morts*. Elle entendait retracer les derniers instants des écrivains combattants en évoquant leur blessure mortelle et implicitement montrer leur courage de combattant. Pourtant cette rubrique disparaît dès le quatrième numéro. Le caractère souvent atroce des blessures mortelles et les atteintes à l'intégrité physique des corps qu'elles entraînaient, interdisent sans doute la poursuite d'une telle rubrique, eut égard aux familles ou aux amis des morts. Par la suite, les nécrologies évoquent parfois leurs derniers instants mais souvent de manière très stylisée, aseptisée. A l'instar de Péguy dont on dit qu'il est mort d'une balle à la tête, l'emplacement et la blessure de l'écrivain ne sont mentionnés que lorsque l'on peut lui donner un sens immédiat. La « balle au front » ou au cœur permet de symboliser par métonymie la perte que représente pour la Nation tout entière, la mort de ses élites intellectuelles et créatrices.

Ce discours à la fois individuel - il faut lire les hommages de Kipling à son traducteur Robert d'Hummières, d'Apollinaire à Alan Seeger, d'André Salmon à Robert Dalize... -, et collectif, - par la grande homogénéité de ton et de thématique -, est un discours sur la mort révélateur des façons d'envisager la mort en guerre et annonciateur du discours commémoratif des années vingt et trente.

A l'heure du bilan le mensuel affirmait haut et fort dans le numéro paru en décembre 1918 et janvier 1919<sup>12</sup> :

« Le *Bulletin des Ecrivains* a été créé pour que la mémoire des morts fût servie et pour qu'un lien fût établi entre les combattants. »

### **Continuités, ruptures et consensus ?**

Son dernier numéro ne devait paraître qu'en juillet. A la fin du mois précédent, l'A.E.C. voyait le jour. En novembre, sous le même format et la même présentation, une nouvelle série du *Bulletin* voyait le jour. Il s'intitulait désormais : *Bulletin des écrivains combattants*, était publié par l'A.E.C. et s'inscrivait t explicitement dans la continuité :

« Le Bulletin des Ecrivains de 1914-1915-1916-1917-1918-1919 n'est plus. Il est consacré à nos morts. Il leur appartient. Mais il vous appartenait aussi, à vous combattants, qui étiez les frères et restez les héritiers de nos morts. »

---

<sup>12</sup> N°48, déc. 1918-Janv. 1919.

La guerre finie, l'association corporative comme il y en eut tant, représentant une catégorie des anciens combattants, prenait le relais de ce qui fut pendant toute la guerre le bulletin de liaison du monde des lettres.

L'idée de s'associer était dans l'air depuis les années de guerre. Comme beaucoup d'associations d'anciens combattants, ses origines sont à rechercher dans la guerre elle-même. Dès février 1918, le *Bulletin* entrevoyant un peu trop tôt la fin de la guerre se proposait d'aider, après la guerre, le « retour à la vie civile » des mobilisés. En avril 1918, toujours le même *Bulletin*, mentionnait une association informelle d'écrivains combattants qui, selon lui, existerait déjà et qui se nommerait « La Brisque. » Un autre écrivain, Georges Voisin aurait aussi lancé l'idée d'un regroupement. Deux mois plus tard, revenant sur le sujet, le mensuel était un peu plus précis sur « La Brisque » puisqu'il citait des noms :

« On parle de la Brisque (Paul Abram, Boissy, Acremant, Barbusse, Duhamel, Hebertot, Jean Fiolle, Canudo, Louis, Thomas, Valmy-Baysse...) »

En 1919, ces mêmes constituèrent le noyau de l'AEC, à l'exception de Barbusse qui s'investit lui dans l'ARAC (née en février 1917) et le groupe *Clarté* dont il est l'un des fondateurs.

Quoiqu'il en soit, l'idée d'une association corporative était lancée. En février 1919, José Germain et André Lamandé commencent à contacter leurs confrères et les 17 et 20 juin deux réunions entérinent la constitution de l'association<sup>13</sup>. Celle-ci voit officiellement le jour le 29 juin 1919. Son initiateur et vice-président José Germain, son président, le Prix Goncourt 1917, Henry Malherbe et l'autre vice-président, Jacques Boulenger, rédigent un manifeste. Le texte est publié dès le mois de juillet par *Le Matin* puis *L'Information*. Il est reproduit intégralement en novembre 1919 dans le premier numéro de la nouvelle série du *Bulletin des écrivains combattants*. Le manifeste reçoit également le soutien des quatre-vingt premiers membres présents ou représentés lors de l'assemblée générale constitutive parmi lesquels on retrouve Louis de Gonzague-Frick, Jean Bernier, Pierre Chaîne, Pierre Drieu-la Rochelle, Roland Dorgelès, Maurice Genevoix, Henri Ghéon, Pierre Mac Orlan, Jean Paulhan, André Pézard, André Salmon, Charles Tardieu, Jacques Péricard, les frères Tharaud et de nombreux autres.

Le texte du Manifeste témoigne de « l'esprit Bleu Horizon » qui régna sur la France de l'immédiat après-guerre. Il s'inscrit également dans le contexte du retour des soldats, parfois difficilement vécu. Pour les écrivains combattants, la fin de la guerre se

---

<sup>13</sup> Archives de l'AEC, répertoire manuscrit des adhérents. Introduction de Marc Leclerc (12 septembre 1927).

traduisit par une baisse brutale de l'intérêt du public pour les livres de guerre. Le manifeste évoque même une « campagne menée contre les écrivains et les livres de guerre »<sup>14</sup> qui « dévoile les intentions odieuses de ceux qui, en notre absence, ont pris nos places (...) ». L'étude de Jean Norton Cru montre en tout cas que selon lui, on passe de 58 volumes publiés en 1918 à 40 en 1919 et 17 en 1920<sup>15</sup>.

Mais au delà du contexte politique et de la conjoncture littéraire, dans ces ruptures et ses continuités avec la culture de guerre, le *Manifeste* annonce déjà de manière prémonitoire ce que seront les thèmes de la littérature de guerre des années vingt et trente. Conçu comme un manifeste politique et syndical, il semble normatif, et peut-être consensuel, dans les représentations de la guerre qu'il avance. De manière frappante, après un court préambule, le premier thème à être abordé est celui de la violence de guerre. Ce thème court ensuite à travers tout le texte. On y lit d'abord que : « si étrange que cela paraisse » la guerre a « pour toujours, dépouillés de violence » les écrivains combattants. Un peu plus loin, de manière symétrique, les auteurs réfutent l'idée selon laquelle cette même violence aurait rendu à la paix des êtres « repentis, chancelants. » Selon ce texte, la violence de guerre, n'a donc ni affaibli, ni rendu brutaux<sup>16</sup>, ceux qui reviennent de la guerre. En écrivant cela, ils contredisent parfois leurs propres écrits des temps de guerre qui examinaient ces questions de la violence en tirant d'autres conclusions. L'explication est donnée un peu plus loin dans le texte : les écrivains combattants sont demeurés « purs pendant la guerre » et le demeurerons aussi « pendant la paix. » « Purs », ils n'ont donc ni à se repentir, ni à craindre les effets de leur violence sur leur psychologie profonde. Toutes les atrocités, les horreurs dont ils furent les témoins voire les acteurs disparaissent sous la synecdoque commode de « l'horreur », - au singulier -, de la guerre, de « la lutte affreuse » ou encore de « la guerre atroce. » Ici, se dessine déjà le pacifisme de principe des anciens combattants, faisant de la guerre, paradoxalement alors qu'ils l'ont vécu, une idée presque abstraite, où les maux si nombreux et si divers, ceux des soldats mais aussi des civils, disparaissent, perdent leurs particularités au profit d'un Mal à combattre par un « idéal », abstrait lui aussi.

Pourtant, on aurait tort de n'y voir qu'une rupture avec les temps de guerre. Si pendant la guerre certains représentaient les violences contre l'ennemi, - le plus souvent pour les justifier -, d'autres, et notamment les canaux de la propagande officielle ne

---

<sup>14</sup> Le *Manifeste* est reproduit dans *l'Annuaire de l'Association des Écrivains Combattants de 1914 à 1918*, réalisé en 1927.

<sup>15</sup> Il s'agit de statistiques établies par Norton Cru. Elles portent sur les publications d'ouvrages de témoignage combattant sur la guerre. Jean Norton Cru, *Témoins*, Nancy, PUN, 1993 (1929), 727 p. cf. p 684.

<sup>16</sup> Ils semblent ici récuser par avance la thèse de la « brutalisation » !

représentèrent-ils pas la guerre comme un combat idéaliste et « pur. » Il paraît difficile de démêler ce qui procède du pacifisme naissant des anciens combattants et du patriotisme justificateur de 1914-1918. D'ailleurs le texte ne termine-t-il pas sur une affirmation renouvelée ?

« Nous voulons ce pourquoi nous nous sommes battus : le droit. »

Cette idée semble tout droit issue des premiers mois de la guerre, comme si cinq années de conflit n'avaient pas suffi à la démentir<sup>17</sup>.

La référence à la « fraternité ardente, nouée sur le front » est aussi une constante du discours ancien combattant et paraît, elle, s'inscrire tout droit dans les continuités avec les temps de guerre. Le thème du soldat à la fois héros et martyr, ici les « créateurs suppliciés d'un nouvel évangile », correspondrait lui aussi au discours nécrologique des temps de guerre. Et pourtant, là encore, les continuités ne sont pas si évidentes. Ces thèmes ne servent-ils pas en effet à mettre en avant une division profonde et sans doute nouvelle, entre combattants et non-combattants. Le manifeste participe manifestement à la construction de ce qui deviendra un *topos* : la coupure entre le front et l'arrière, que l'historiographie contemporaine a largement révisé. L'emploi des thèmes évoqués ci-avant et d'expression aussi forte que « (...) l'oubli où nous avons été plongé pendant cinq ans épaissit les ténèbres » obéissent peut-être d'autres fonctions en 1919.

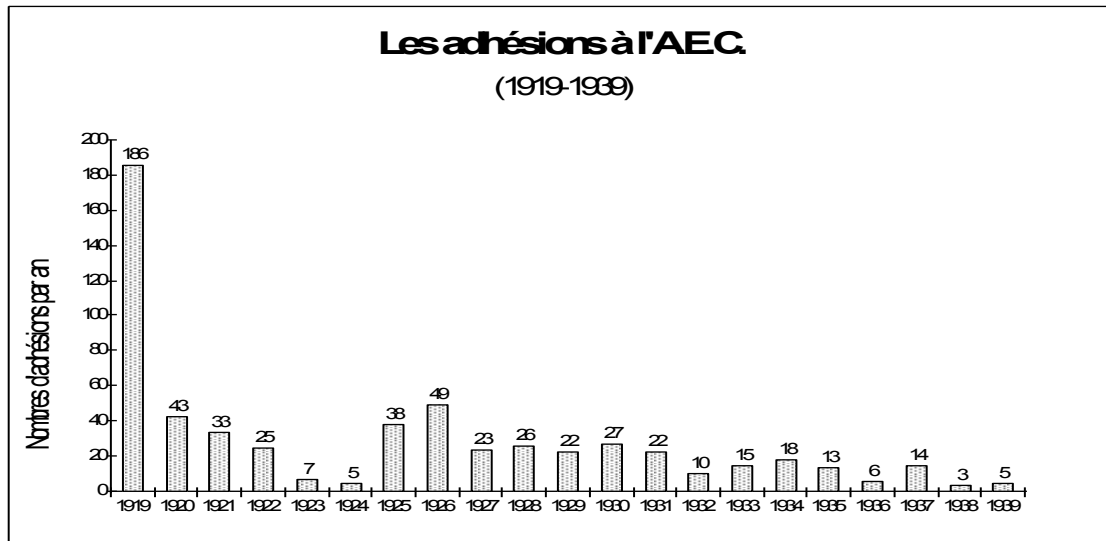
Quel oubli en réalité ? Ils n'ont certes pas été oubliés par leurs collègues qui publièrent pour eux le Bulletin, pas oubliés non plus des académies qui leur réservèrent quasi exclusivement leurs prix littéraires, pas oubliés non plus du public qui acheta leurs ouvrages par milliers d'exemplaires ! Pas plus que, comme les autres soldats, ils ne furent oubliés de leurs proches qui tremblaient pour eux. Cette coupure si souvent thématifiée, est en fait une coupure constatée au retour à la paix, à la vie civile, c'est celle de la difficulté à trouver ou retrouver sa place dans la société. Elle est alors transposée sur les années de guerre. Les thèmes de l'incommunicabilité de l'expérience, de la coupure entre le front et l'arrière, entre les civils et les soldats, s'ils peuvent parfois plonger leurs racines dans des faits contemporains de la guerre, se cristallisent sans doute en tant que représentation, *de facto*, après l'Armistice<sup>18</sup>.

Visiblement, le manifeste rencontre un certain écho puisque l'année 1919 est celle où l'association voit les adhésions affluer :

---

<sup>17</sup> Bien entendu, les écrivains combattants ne sont pas les seuls à en être, en 1919, encore persuadés. Les négociateurs français des traités de 1919 et 1920 devaient être dans un état d'esprit assez proche.

<sup>18</sup> Nous n'entrons pas ici dans un débat. Ces coupures ne sont pas tout évidentes. Il faut aussi s'interroger sur les motivations de celles-ci dans un but revendicatif.



De plus, les horizons littéraire et idéologique des adhérents sont on ne peut plus divers. Et pourtant, le contexte intellectuel était loin d'être à l'unanimité. En effet l'association est créée en pleine controverse sur le sens à donner à la guerre et au retour à la paix. Trois jours avant sa fondation, Henri Barbusse, Romain Rolland, et de nombreux anciens combattants et intellectuels de gauche signent un manifeste devenu célèbre, la *Déclaration d'indépendance de l'esprit*. Le 19 juillet, ils s'attirent une réponse d'Henri Massis qui renoue avec son combat anti-Romain Rolland de la guerre. Le texte - *Pour un parti de l'Intelligence* - est signé lui aussi de très nombreux écrivains combattants. Dès lors faut-il interpréter l'A.E.C., dont Massis est membre du bureau, comme une réponse franco-française, à la création du groupe *Clarté* (mai 1919), à ses comités internationaux et à son internationalisme ? Ce groupe n'était-il pas lui aussi fondé par trois écrivains combattants - Raymond Lefebvre, Henri Barbusse, Paul Vaillant-Couturier - ? L'affirmation d'apolitisme avancée par l'A.E.C. serait alors une réponse nationale à ce groupement clairement marqué politiquement.

Les non-adhésions d'Henri Barbusse, de Léon Werth, des jeunes poètes (Eluard, Breton, Aragon...) sembleraient confirmer cette hypothèse. Pourtant, le spectre des adhérents reste très large, aussi bien sur le plan politique qu'esthétique. Paul Vaillant-Couturier est membre de juillet 1919 à avril 1922. Il rejoint d'ailleurs l'association en pleine polémique. Pierre Paraf, ami intime de Barbusse adhère en 1922. Si parmi les adhérents, le nombre de signataires du manifeste de Massis (Ghéon, Gasquet, Redier, Vallery-Radot...) était plus nombreux que ceux de celui de Barbusse-Rolland (Duhamel, Vaillant-Couturier, Bernier), ils n'en siègèrent pas moins ensemble lors des réunions de l'A.E.C.

## Soutien aux vivants et hommage aux morts

Le consensus sur les buts et le travail de l'A.E.C. devait être assez fort pour, qu'au moins dans les premières années, les dissensions idéologiques passent au second plan. Celle-ci s'oriente vers un double objectif dont on peut penser qu'il est à même de rassembler : le travail syndical - au sens large - et le travail de mémoire. Ceci semble confirmé si l'on suit la courbe des adhésions. L'association connaît précisément une reprise de ces adhésions à partir de 1925, soit l'année qui suit la parution du premier tome de *l'Anthologie des écrivains morts à la guerre*.

Quoiqu'il en soit, dès sa création, le travail de l'A.E.C., fondée sous le régime de la loi de 1884 relative aux syndicats, s'oriente bel et bien dans ces deux directions. Une caisse de retraite, une assistance mutuelle soutiennent classiquement ses membres. L'A.E.C. fait également du *lobbying* auprès des éditeurs pour les inciter à publier en priorité les écrivains combattants. Christian-Frogé, secrétaire-général, se voit confier la direction d'une histoire de la Grande Guerre et fait « appel aux camarades »<sup>19</sup> pour les textes. L'A.E.C. signe avec *La Renaissance du Livre* une convention pour la création d'une *Collection des Ecrivains Combattants*. De manière significative, si elle ne publie que des auteurs combattants, les livres de guerre ne sont en rien sa priorité. Le premier ouvrage de la collection est un roman colonial, *Thi-Bâ* de Jean d'Esme. Ceci montre aussi que, bon gré mal gré, les écrivains combattants se plient à la nouvelle conjoncture littéraire.

En mai 1920, l'A.E.C. proteste également contre un décret instaurant la censure préalable pour les récits de guerre publiés par des officiers servant encore<sup>20</sup>

Les écrivains combattants adhèrent et prennent des responsabilités dans les autres associations littéraires plus ou moins influentes comme l'Association des gens de lettres, la Société des gens de lettres, la confédération des travailleurs intellectuels (C.T.I.), etc.<sup>21</sup>

Ces activités, caractéristiques du travail des associations d'anciens combattants, se doublent bien entendu d'une intense activité commémorative, qui n'en est finalement pas si éloignée dans ces buts et ses moyens.

A la charnière de ce travail syndical, du soutien mutuel, de l'entretien de la mémoire et du deuil des morts, l'association sollicite ses membres et des soutiens pour la diffusion de l'œuvre des écrivains morts à la guerre. En 1920, elle lance un « parrainage des

---

<sup>19</sup> *Annuaire*, 1927 (op. cit.).

<sup>20</sup> *Bulletin des écrivains combattants*, Nouvelle série, n° 3, octobre 1920.

<sup>21</sup> *Bulletin des écrivains combattants*, Nouvelle série, n° 2, mai 1920 et *Annuaire*, 1927 (op. cit.).

écrivains morts » pour « assurer la diffusion de leurs œuvres et de leur mémoire »<sup>22</sup>. Dans le même temps, par l'entremise de Pierre Benoit qui vient de remporter un grand succès littéraire avec son roman *Koenigsmark*, elle sollicite le ministère de l'Instruction Publique et l'Imprimerie Nationale pour s'assurer de leur soutien dans ce but. Les négociations échouent face à la cherté des devis de l'Imprimerie. Mais un autre membre, Thierry Sandre reprend le flambeau et lance une grande collecte bio-bibliographique nécessaire à la réalisation de l'*Anthologie* en octobre 1921<sup>23</sup>.

Le projet d'anthologie dévoile les continuités du travail de deuil collectif de la guerre à l'après-guerre. Elle témoigne aussi d'une impérieuse nécessité de commémorer partagée par ceux qui participèrent à la Grande Guerre. La participation de l'Association aux cérémonies du soldat inconnu le 11 Novembre 1920<sup>24</sup> et à de très nombreuses cérémonies, ainsi que son affiliation aux grandes associations d'anciens combattants en 1921 (à l'UNC et à l'Union Fédérale des Mutilés), tout comme la mise en place d'une sociabilité d'anciens combattants (banquets, hommages, cérémonies) témoignent de la volonté de ne pas rester à l'écart de la construction de la mémoire collective, non seulement du groupe, mais aussi de la Nation.

L'un des buts de l'association est d'ailleurs de placer le deuil des écrivains au sein du deuil national, de l'y intégrer, de faire en sorte que le Pays reconnaissent leur sacrifice. L'anthologie, dont le premier tome paraît en 1924, se veut exhaustive. Elle ne recense pas moins de 560 noms d'écrivains morts pour la France<sup>25</sup>. Elle est présentée comme l'accomplissement d'un « pieux devoir », qui se devait d'illustrer la volonté de « confesser la foi de ces martyrs », de faire de ce livre des morts le « plus beau livre de la guerre » et finalement de dresser le « Monument aux Morts de l'Association de Ecrivains Combattants »<sup>26</sup>. Chaque volume de ce livre-monument contient plus d'une centaine de notices biographiques rédigées par des amis, des membres des familles des disparus, par d'autres écrivains mais surtout par des écrivains combattants survivants. Ils présentent également un exemple des œuvres de chaque disparu. On y trouve les Français morts au combat, mais également les étrangers morts sous le drapeau français ou même, par extension, des écrivains morts après les combats, mais encore sous l'uniforme comme Guillaume Apollinaire. La plupart de ces « 560 » sont de parfaits inconnus qui n'avaient

---

<sup>22</sup> *Bulletin des écrivains combattants*, Nouvelle série, n° 3, octobre 1920.

<sup>23</sup> *Annuaire*, 1927 (op. cit.). p 26.

<sup>24</sup> L' *Annuaire*, de 1927 insiste tout particulièrement sur ce point. Annette Becker a démontré l'importance de cette cérémonie nationale dans la construction de la mémoire collective de la guerre.

<sup>25</sup> ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS COMBATTANTS, *Anthologie des écrivains morts à la guerre, 1914-1918*, Amiens, Edgar Malfère, 1924-1926, 5 vol.

<sup>26</sup> Toutes les expressions sont tirées de la préface du Tome I par Henry Malherbe (p IX).

même pas publié un volume avant le conflit. Le discours sur la mort s'inscrit dans la continuité des nécrologies du *Bulletin*, publiées pendant la guerre tissant les liens du deuil de la guerre à l'après-guerre. Là encore, l'image de la mort du poète est appelée à donner du sens. Un relevé systématique des notices du premier tome montre que les circonstances exactes de la mort sont tués dans un bon tiers des cas. Même huit à dix années après le conflit, les blessures du deuil restent parfois vives. Parmi, les blessures mortelles évoquées on retrouve près de 57% de blessures mortelles à la tête le plus souvent décrites par l'expression « d'une balle au front. » Celle-ci signifie une mort instantanée, sans souffrance, une mort individuelle au sein de la mort industrielle de masse, une mort qui ne porte pas atteinte à l'intégrité du corps, - comme pouvaient le faire les éclats d'obus qui représentent pourtant en réalité la majorité des causes de mortalité. La « balle au front » signifie également une mort face à l'ennemi, preuve de courage, et symbolise comme on l'a déjà vu, l'atteinte portée à l'élite de la Nation.

Le 15 octobre 1927, au Panthéon, en présence du Président de la République, des membres de l'A.E.C. et de nombreux officiels, sont dévoilées les plaques apposées sur le bâtiment où sont inscrits les noms des « 560 écrivains morts pour la France » lors du premier conflit mondial. Quatre ans plus tard, Le 28 juin 1931 exactement, à Lamalou-les-Bains, village de l'Hérault situé à une trentaine de kilomètres de Béziers, est inaugurée la forêt des écrivains combattants où, toujours sous le parrainage de l'AEC, un arbre par écrivain mort est planté.<sup>27</sup> La forêt commémorative, cénotaphe végétal, devient par le nom des poètes donnés aux arbres un « bois des héros. »

Au final, le *Bulletin* puis l'association, dans leurs ruptures comme dans leurs continuités, dans leurs souvenirs comme dans leurs oublis, aboutirent à un résultat paradoxal. Alors que le *Bulletin* proclamait l'union des écrivains du front et de l'arrière et ouvrait ses colonnes aux uns et aux autres, il participa dans le même temps à la légitimation du concept même d' « écrivain combattant. ». Mettant en avant sa participation à la guerre vis à vis du reste de la population, par le nombre des écrivains tués, le monde des lettres, voyait peu à peu se créer en son sein une catégorie nouvelle qui ne tirait plus sa légitimité de sa participation à la vie littéraire mais de sa participation à la guerre. En affirmant son unité tout en fondant sa légitimité en guerre sur la présence et surtout sur la mort au front de quelques-uns, le monde des lettres créa en son sein une catégorie nouvelle et peut-être

---

<sup>27</sup> Le but de la forêt était sans doute aussi d'empêcher des éventuels glissements de terrain Elle fut plantée à la suite de violentes inondations. *L'écrivain combattant*, n° 86, juin 1992.



une division qui devient effective dès la guerre finie et sans doute même avant. Cette catégorie, qui est précisément celle des écrivains combattants se constitue alors en une association ? Celle-ci est alors prise dans une contradiction qui est peut-être celle de toute association d'ancien combattant : se distinguer du reste de la population pour défendre les intérêts des vivants et tout faire pour intégrer ses morts à la mémoire nationale.

Nicolas Beaupré (Université Paris X-Nanterre)